

UNE VIE
PLUS BELLE
QUE MES
RÊVES



MARILYSE TRÉCOURT

MARILYSE TRÉCOURT

Une vie plus belle que
mes rêves

© MARILYSE TRÉCOURT, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2648-2



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'eau sombre tourbillonne sous mes pieds et ses flots tumultueux se fracassent contre la falaise. Je suis venue ici pour rechercher une once de sérénité, une larme de réconfort, quelques gouttes de courage, mais les seules gouttes que je risque de recevoir sont celles de la pluie. Comme pour se moquer de moi, une mouette tournoie au-dessus de ma tête en cercles concentriques.

J'attrape un gros caillou et le lance le plus loin possible dans les rouleaux. Il s'y enfonce dans une gerbe d'écume virulente. Moi, je ne sais pas être virulente. Je ne fais pas de vague, j'acquiesce, je souris, je me tais. Je respecte l'autorité, je me sou mets au destin, j'accepte mon sort. Après tout, si c'est écrit, à quoi bon me rebeller contre ce qui m'arrive ?

Ce doit être une histoire de karma. J'ai dû être dictateur dans une autre vie. Ou pire, Mère supérieure dans un pensionnat de jeunes filles ! Ou encore mante religieuse zigouilleuse en série. Je ne vois pas d'autres explications. Et me voici propulsée dans cette vie où rien ne se passe vraiment comme je l'espère. J'avoue que ça aurait pu être pire. J'aurais pu me réincarner dans le corps d'une mante religieuse mâle.

J'aurais dû dire quelque chose, au lieu de rester là, les bras ballants, une esquisse de sourire aux lèvres... Bouh, je me donnerais des baffes, parfois ! Pourtant, Dieu sait que je m'étais préparée mais sur le moment, les seuls mots qui sont parvenus à sortir de ma bouche ressemblaient aux paroles de la Mélodie du bonheur.

— Oui, bien sûr, je comprends, monsieur Dugeon.

— Nous aurions aimé vous garder, Louise, mais vu la conjoncture actuelle...

— Non, mais il n'y a pas de soucis, monsieur Dugeon. Et puis, je m'y

attendais. Mon CDD a été renouvelé deux fois, alors, vous ne pouviez pas le prolonger indéfiniment. Je sais ce que c'est...

— Heu... oui, tout à fait. Mais qui sait, peut-être aurons-nous besoin de vos services ultérieurement. Je garde votre dossier. Avez-vous besoin d'une lettre de recommandation ?

— Oh, non, ne vous embêtez pas. Ça va aller.

— J'admire votre optimisme, Louise.

— Hum... merci.

Au final, c'est moi qui l'ai remercié de me virer ! Alors que j'aurais dû lui balancer :

« Écoute, Dugeon, au bout de dix-huit mois de CDD, mon poste doit être requalifié d'office en CDI. Alors, t'es bien gentil avec ta conjoncture mais tu vas m'aménager un petit bureau sympa et tu y mettras même une belle plante verte et une bouilloire, pour mon thé de dix heures. C'est clair, Dugeon ? »

Voilà ce que j'aurais dû lui dire ! Non, mais pour qui il se prend à jouer ainsi avec le Code du travail. Manque de chance pour lui, j'ai un master de droit. Eh ouais ! Et... ça ne me sert à rien vu que je ne suis même pas capable de m'en servir quand j'en ai vraiment besoin.

Bref, me voici au chômage. Encore. À trente-sept ans. À l'heure où d'autres ont déjà pris les rênes d'une entreprise, un poste à responsabilité ou ont fondé une famille, a minima. Mais pas moi. Moi, je me retrouve au même point qu'il y a vingt ans.

Vingt ans... J'étais là, en haut de cette même falaise, à me demander comment ma vie pouvait être aussi désespérante et si un saut dans le vide ne représentait pas la solution à tous mes problèmes. Et c'était bien plus grave qu'une simple fin de CDD...

Deux décennies et j'en suis toujours au même point. À croire que je n'ai rien compris, rien appris. Je ne suis qu'une mouette croisée avec un poisson

rouge.

Le tonnerre gronde au-dessus de ma tête et me fait sursauter.

— Non, mais oh ! T'es malade de me faire peur comme ça ? crié-je au ciel. À quoi tu joues, à la fin ? Hein ? Tu attends quoi de moi ? Que je meure sur place ? Que je me jette à l'eau ? Tu as déjà voulu me tuer il y a bien longtemps. Mais j'ai survécu. Enfin, si on veut...

— Tout va bien, madame ?

Je sursaute à nouveau devant un vieux monsieur qui promène son chien.

— Heu... oui oui, je vais bien. Merci.

Rouge de honte, je rebrousse chemin et monte dans ma voiture alors que de grosses gouttes s'abattent sur le pare-brise. Un fou rire me prend en repensant à cette scène absurde et à la peur que j'aie dû causer à ce monsieur, et entraîne avec lui une lame de larmes dont j'ignore si elles sont le fruit de mon rire ou celui de mon abattement.

Je les chasse, prends une grande inspiration et allume le contact. Le plus dur reste à venir...

— Comment ça, ils n'ont pas renouvelé ton contrat ?

C'est la troisième fois que Sam me pose la même question et je ne sais plus comment lui expliquer qu'ils n'avaient pas le choix. Pour le calmer, je lui fais croire que j'ai bataillé, que j'ai essayé de négocier, que j'ai crié à l'injustice, mais ça ne semble pas suffisant.

— Ils se foutent vraiment de toi, ma parole ! Ils t'ont exploitée pendant deux ans, tu t'es tuée à la tâche et maintenant, ils te virent comme une merde...

Sam ne sait pas faire dans la demi-mesure. Je ne me suis pas vraiment tuée à la tâche... Disons qu'il m'est arrivé de rester quelques minutes de plus en ligne pour régler le problème d'un client. Pas de quoi m'achever.

— Et on va faire comment, maintenant pour payer le loyer ?

— Pour l'instant, ça va, j'ai mis de l'argent de côté et je vais avoir droit au chômage. Et puis, si vraiment on ne s'en sort pas, je pourrais demander à mes parents...

— C'est hors de question ! J'espère que tu vas vite retrouver quelque chose. Ils t'ont fait une lettre de recommandation, au moins ?

— Heu... oui oui.

Je me lève et débarrasse la table pour échapper à son regard inquisiteur. Il allume la télé sur la chaîne des informations en continu. Je sais qu'il est inquiet mais aussi en colère. Il ne supporte pas qu'on puisse me « faire du mal », comme il dit, ou qu'on me manque de respect. J'aimerais pouvoir le rassurer, lui dire que je vais bien, que tout va bien se passer, que finalement, c'est une bonne chose car ce travail ne me plaisait pas vraiment... mais j'arrive à peine à m'en convaincre. La cuisine rangée, je m'enferme dans la

chambre avec Maurice.

Maurice, c'est mon chat, qui, à l'instar d'un célèbre poisson, pousse toujours le bouchon un peu trop loin. Physiquement, déjà, il abuse : des yeux exorbités et une langue éternellement sortie, un pelage hirsute et une queue en zigzag, il se situe à la frontière entre le chat et le cartoon. Mais c'est le meilleur des confidents, muet comme une tombe.

— Bon, qu'en penses-tu ? Je les appelle ?

L'idée d'appeler mes parents ne me réjouit pas. Je connais déjà leur réaction : *« Oh, mon Dieu, ma pauvre chérie ! C'est terrible ! Mais comment tu vas faire ? Va vite t'inscrire à Pôle emploi ! Sinon, Henriette, la voisine, a besoin d'une dame de compagnie, ça te dirait ? On va demander à la supérette, ils cherchent souvent des magasiniers... Et Sam, comment il prend la nouvelle ? »*

Maurice s'étire sur mon lit et commence à se faire les griffes sur la couette.

— OK, ça peut attendre demain.

Je n'ai pas le courage de les affronter ce soir. Je sais à quel point ils s'inquiètent pour moi, à quel point ils se sont toujours inquiétés pour moi, mais il y a des jours où leurs craintes deviennent pesantes. Je ne devrais pas dire ça, c'est injuste, après tout ce qu'ils ont fait pour moi. Mais d'un autre côté, ce soir ou demain matin, ça ne changera rien. Autant leur épargner une nuit de soucis. Prise d'une soudaine inspiration, j'attrape mon téléphone et compose le numéro de Claire. Elle décroche au bout de la troisième sonnerie.

— Salut, Choupette !

— Salut, Loulou ! Comment tu vas ? me demande-t-elle.

— Heu... bof. J'ai été virée.

— Quoi ?

— Enfin, ils n'ont pas renouvelé mon contrat.

— Ah bon ?

— Oui, me revoilà au chômage. Je n'ai pas de chance, je dois être maudite...

— Au contraire, je trouve que c'est plutôt une bonne nouvelle !

— Sérieusement ?

— Bah oui ! Tu détestais ce job !

— Non, je ne peux pas dire ça... Mais c'est vrai que répondre toute la journée à des clients mécontents, ce n'est pas évident.

— Ouais, tu as mieux à faire, surtout ! Bon, tu as postulé au poste de responsable juridique ?

— Eh bien, en fait...

— Ne me dis pas que tu n'as pas osé ?

— Ce n'était pas vraiment le bon moment, tu vois. Mais rien ne m'empêche de leur envoyer ma demande, maintenant.

— Sauf qu'il s'agissait d'un recrutement interne, non ?

— Oui, mais on ne sait jamais. Je crois que j'étais appréciée alors j'ai peut-être mes chances...

— Hum... Bon, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?

— Je vais voir ce que je peux trouver dans mon domaine, tout simplement.

— Quel domaine, exactement ?

— Eh bien, je dirais celui qui voudra bien de moi... Je ne vais pas faire ma difficile.

— N'importe quoi ! Hé, Loulou, faut prendre de la hauteur, là !

Je ne peux m'empêcher de rire. « *Faut prendre de la hauteur* » est

l'expression favorite de Claire, mon amie d'un mètre trente-quatre. Nous nous sommes rencontrées au lycée. Ce qui m'a toujours fascinée chez elle, ce sont ses paradoxes : une fille noire qui s'appelle Claire, qui te toise alors que tu pourrais lui manger sur la tête, et qui te reproche de ne pas prendre assez de hauteur dans tes réflexions. Claire, c'est une poupée, un top-modèle miniature qui exerce un vrai pouvoir de séduction sur les hommes. Mais s'ils se piquent de vouloir la protéger et de la mater, elle sort ses griffes et leur conseille d'adopter un lapin. Elle dirige un cabinet d'architectes réputé, entièrement composé d'hommes et qu'elle a baptisé « *Vue d'en haut* ». Bref, Claire, c'est un peu mon opposé, mais aussi mon âme sœur, on n'en est pas à un paradoxe près.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que c'est une chance de te révéler, ma grande !

— Tu parles...

— Mais ouais ! Tu n'as plus à aller travailler là-bas, tu as donc tout ton temps pour trouver ta voie.

— Tu ne vas pas recommencer avec ça...

— Eh bien si ! Tu manques tellement de confiance en toi que tu te contentes de jobs qui ne sont pas à la hauteur de tes véritables compétences. C'est pour ça que tu n'es pas heureuse dans ta vie.

— Mais si...

— Arrête, pas à moi, Loulou. Moi, je sais ce que tu vaux. Tu es capable de faire des choses géniales, mais tu n'oses même pas y songer.

— Tout le monde n'est pas comme toi, Claire. Pour toi, tout semble évident.

— Pour moi ? Tu te fous de moi ? Je suis une femme, naine et noire. Tu ne crois pas que j'ai cumulé les handicaps à la naissance pour devenir architecte ? Et alors quoi ? Je n'ai pas renoncé pour autant en me disant « *Ma pauvre petite, tu n'as pas de chance...* » Non, je me suis dit « *OK, ça*